Les migrations chinoises dans les îles de l'Océan indien occidental

Texte présenté au séminaire « MOBILITE, MIGRATIONS ET DIASPORAS »
Les 9 et 10 novembre 2011

LIVE Yu-Sion,
Maître de conférences en sociologie
Université de La Réunion

L'objectif de cette étude vise à susciter quelques réflexions au sujet de l'expression « diaspora chinoise » dans le contexte des îles de l'Océan indien occidental. Nous savons que la notion de « diaspora », employée à l'origine au sens de dispersion à propos des Juifs, a été appliquée à d'autres peuples qu'ils soient exilés, expatriés, réfugiés, émigrés, bannis, persécutés, déportés, déplacés, etc. (Arméniens, Grecs, Chinois, Tibétains, Libanais, Kurdes, Palestiniens, Africains, Asiatiques du Sud-Est, etc.).
La littérature grise sur cette question fournit des éléments de réponse dont les principaux sont mentionnés ci-dessous. Il est à noter que cette énumération n'est ni limitative, ni définitive. Chaque diaspora possède des caractéristiques propres et que certains critères de définition peuvent intervenir pour une diaspora spécifique et pas pour d'autres :
- dispersion forcée ou non, d'un peuple à travers le monde, provoqué par un événement dramatique ou non.
Les éléments de définition d'une diaspora dans le monde :
- préservation et la transmission d'un héritage culturel,
- mémoire collective transmettant les faits historiques ayant provoqué la dispersion,
- consommation de la culture du pays d'origine,
- présence des espaces communautaires (quartiers et commerces ethniques),
- création culturelle spécifique dans le domaine artistique ou littéraire,
- politique d'un idéal collectif, capable de conserver au groupe son autonomie culturelle,
- traitement différent et inégal (discrimination collective),
- communautés décentralisées, polycentriques, diffuses aux frontières mal définies et peu rigides.
- liens entretenus avec le pays d'origine

Cette recherche tente de mettre en évidence les rapports de ressemblance ou de différence qui puissent les caractériser comme étant des communautés diasporiques de l'Océan indien. Pour des personnes nées, scolarisées et socialisée dans les îles, ayant perdu la langue et la culture chinoises, il se pose d'emblée un certain nombre de questions à savoir, en premier lieu, la problématique de leur dénomination (ou de leur autodénomination), par exemple, comment nommer un Chinois de la Réunion ? un Sino-réunionnais, Sino-créole, Réunionnais d'origine chinoise, *Sinwa* (en créole), ou Réunionnais uniquement… ; en second lieu, quelle est leur identité culturelle à la fois plurielle et flexible ; en troisième, le sens qu'ils se donnent de leurs liens avec la Chine et la politique de cette dernière envers eux surtout depuis ces dix dernières années ; et en dernier, le regard que la société insulaire porte sur eux et qui les perçoit comme des Chinois culturellement parlant.

Dans mes précédents travaux, j'ai préféré, pour la Réunion, le mot créole *Sinwa* qui replace le groupe dans le contexte linguistique, social, économique et culturel de l'île, autrement dit des Réunionnais d'origine chinoise qui ne sont chinois que par leur phénotype ou par leur patronyme (Live 2003, 2007b). Certains *Sinwa* considèrent que l'usage du terme est péjoratif à leur égard. Cependant, un travail de renversement sémantique (*Sinwa is beautiful* !) mérite d'être mené à l'encontre des préjugés raciaux, hérités de l'époque coloniale. La même approche devrait pouvoir être appliquée pour les îles créolophones. A Maurice et aux Seychelles, l'orthographe est la même qu'à la Réunion *Sinwa* alors qu'elle est différente dans la langue malgache *Sinoa*.

Depuis environ deux décennies, les *Sinwa* ou *Sinoa* ont entamé un mouvement de retour aux « sources » par l'organisation des activités culturelles (fêtes traditionnelles, calligraphie, cuisine…), des visites touristiques en Chine, des recherches familiales au pays de leurs ancêtres, l'apprentissage du chinois *mandarin*, la pratique des arts etc. Ils estiment que leur culture chinoise s'est appauvrie, diluée ou perdue dans un mouvement de créolisation ou de malgachisation (en raison de la disparition des écoles chinoises depuis les années 1950-1960). Par réaction à cette déculturation, ils créent des associations avec comme objectifs la réappropriation des éléments de la culture chinoise ; leurs activités rappellent, à bien des égards, des faits de diaspora voire de communautarisme (Live 1997, 2007a). Malgré un sentiment d'appartenance à la « communauté » chinoise, leur volonté de resinisation se traduit par une illusion identitaire : l'existence quotidienne se déroule dans un environnement non chinois, les actions d'affirmation identitaire restent temporaires et sporadiques. Dans un contexte multiculturel et de métissage qui caractérise les société insulaires, leurs initiatives pour retrouver les « racines » chinoises ne s'apparentent-elles pas à un nouvel exil culturel (Live 2008) ? L'apprentissage de la langue et de la culture chinoises est long sur le chemin de Damas. A la Réunion, après avoir renié ces dernières une trentaine ou quarantaine d'années auparavant, les leaders associatifs (ou l'élite *sinwa*) sont « terrassés » (comme Saul) par la renaissance de la Chine d'aujourd'hui. La situation à Madagascar, Maurice et Rodrigues est quelque peu différente de la Réunion. Les descendants de Chinois ont pu préserver les notions de base de la langue de leurs parents ou grands-parents (hakka ou cantonais courant).

Le projet de recherche que j'envisage de réaliser portera sur une étude comparative des Chinois, *Sinoa* et *Sinwa* dans les îles de l'Océan indien occidental, présentant des traits communs dans l'histoire de peuplement, dans les mouvements migratoires (relations anciennes entre les Chinois des îles), dans la politique de colonisation, dans le traitement juridique et culturel des étrangers, ou en matière de statut politique d'une part, et d'autre part, sur les nouvelles migrations chinoises ainsi que les relations politiques, culturelles et économiques entre la République Populaire de Chine et les îles durant les quinze dernières années.
Le nouveau migrant chinois des années 2000 n'est plus le miséreux qui quitte son pays avec pour tous biens, une vieille valise en bois contenant une chemise et un pantalon. Il est désormais soit un ouvrier ou un employé, soit un entrepreneur ou un expatrié cadre d'une usine chinoise implantée dans les îles. A Madagascar par exemple, une quarantaine d'entreprises (d'État ou privée) y sont établies depuis les années 1990 dont la dernière (2011) est une multinationale (WISCO, Wuhan Iron and Steel Company) qui a signé un accord avec les autorités malgaches pour exploiter un important gisement minier de fer à Soalala, estimé à 600 millions de tonnes. La firme chinoise prévoit d'y injecter 8 milliards de dollars pour la création d'un port, d'un complexe industriel et de100.000 emplois. L'activité économique est le principal motif de la présence chinoise dans les îles du Sud-Ouest de l'Océan indien.

S'il est une facilité de langage, relevant du sens commun, de nommer sous l'expression « diaspora chinoise » les communautés *sinwa* ou *sinoa*, en revanche, les nouveaux migrants forment de véritables diasporas répondant aux critères retenus plus haut : liens fréquents entretenus avec la Chine, consommation de la culture du pays d'origine, communautés décentralisées, politique d'un idéal collectif, présence d'espaces communautaires, etc. Ils sont désormais des migrants temporaires qui ont des attitudes et des comportements habités par des idées d'absence momentanée et d'expatriation motivée par l'appât du gain, par le refus d'intégration aux us et coutumes locales, par des fréquents retours au pays d'origine, etc. Dans les années 1920-1940, la sociologie américaine des migrations forgea le concept de « migrant temporaire » », abandonné peu à peu dans les années 1960 en raison de l'évolution politique de la Chine (fermeture du pays, arrêt des flux d'émigration…). La mort de Mao (1976), l'ouverture de la Chine (années 1980) et l'émergence de cette dernière comme une nouvelle puissance mondiale ont ainsi transformé le schéma migratoire chinois. Par conséquent, il s'est posé, pour les chercheurs, des problématiques et des méthodes d'approche nouvelles dans l'étude des communautés chinoises implantées dans le monde au cours des vingt dernières années, surtout en Afrique. L'État chinois, dans ses relations bilatérales avec les pays du Sud, est devenu un élément pourvoyeur de migrants, temporaires au départ pour un certain nombre mais qui deviendront définitifs par la suite. Les migrants, de leur côté, témoignent d'une grande mobilité, dans leur trajet de vie.

En résumé, la présente recherche s'inscrit dans quatre axes de connaissance :

- la problématique identitaire des générations de Chinois nées, éduquées et socialisées dans les îles,

- le rôle social, culturel et économique joué par les nouveaux migrants et de leurs relations avec les populations insulaires,
- la représentation sociale par les groupes anthropologiques insulaires sur les nouveaux chinois en matière de préjugés et de stéréotypes et vice versa,
- le rôle de l'État chinois et les rapports bilatéraux que ce dernier entretient avec les autorités locales des territoires insulaires,

Il s'agit d'une étude comparative sur les modalités de la présence chinoise dans les îles du Sud-ouest de l'Océan indien, en référence à la notion de « diaspora chinoise ».

Notice biographique :

LIVE Yu-Sion, maître de conférences en sociologie à l'Université de La Réunion, a publié plusieurs ouvrages et de nombreux articles sur les Chinois en France et à la Réunion, mène des recherches sur les relations interethniques et interculturelles dans les sociétés indianocéaniques (migrations, filiation culturelle, rites, musiques, normes, valeurs, logiques, comportements…), a organisé la première conférence internationale sur les « *Diasporas chinoises en Europe* » en 1995 à l'Arche de la Fraternité à Paris La Défense, a été *visiting professor* (2002-2003) à l'Institut de Recherche sur les Langues et Cultures d'Asie et d'Afrique (Tokyo University of Foreign Studies) et a enseigné à l'Université de Tokyo (TODAI).